**CHARLES BAUDELAIRE**, *L’Avertisseur* (1866)

Tout homme digne de ce nom  
A dans le cœur un Serpent jaune,  
Installé comme sur un trône,  
Qui, s’il dit : « Je veux ! » répond « : Non ! »  
  
Plonge tes yeux dans les yeux fixes  
Des Satyresses ou des Nixes,  
La Dent dit : « Pense à ton devoir ! »

Fais des enfants, plante des arbres,  
Polis des vers, sculpte des marbres,  
La Dent dit : « Vivras-tu ce soir ? »  
  
Quoi qu’il ébauche ou qu’il espère,  
L’homme ne vit pas un moment  
Sans subir l’avertissement  
De l’insupportable Vipère.

**PAUL VERLAINE**, *Résignation* (*Poèmes saturniens,* 1902)

Tout enfant, j’allais rêvant Ko-Hinnor,  
Somptuosité persane et papale,  
Héliogabale et Sardanapale !   
  
Mon désir créait sous des toits en or,  
Parmi les parfums, au son des musiques,  
Des harems sans fin, paradis physiques !  
  
Aujourd’hui plus calme et non moins ardent,  
Mais sachant la vie et qu’il faut qu’on plie,  
J’ai dû refréner ma belle folie,  
Sans me résigner par trop cependant.

Soit ! le grandiose échappe à ma dent,  
Mais fi de l’aimable et fi de la lie !  
Et je hais toujours la femme jolie !  
La rime assonante et l’ami prudent.

**ARTHUR RIMBAUD**,

*Rêvé pour l’hiver*, (*Poésies complètes,* 1895)

L’hiver, nous irons dans un petit wagon rose  
Avec des coussins bleus.  
Nous serons bien. Un nid de baisers fous repose  
Dans chaque coin moelleux.  
  
Tu fermeras l’œil, pour ne point voir, par la glace,   
Grimacer les ombres des soirs,   
Ces monstruosités hargneuses, populace  
De démons noirs et de loups noirs.  
  
Puis tu te sentiras la joue égratignée…  
Un petit baiser, comme une folle araignée,   
Te courra par le cou…  
  
Et tu me diras : « Cherche ! », en inclinant la tête ;  
— Et nous prendrons du temps, à trouver cette bête !  
— Qui voyage beaucoup…

GUILLAUME APOLLINAIRE

*Les colchiques* (*Alcools – poèmes 1898-1913)*,

Le pré est vénéneux mais joli en automne  
Les vaches y paissant  
Lentement s’empoisonnent  
Le colchique couleur de cerne et de lilas  
Y fleurit tes yeux sont comme cette fleur-là  
Violâtres comme leur cerne et comme cet automne  
Et ma vie pour tes yeux lentement s’empoisonne  
  
Les enfants de l’école viennent avec fracas  
Vêtus de hoquetons et jouant de l’harmonica  
Ils cueillent les colchiques qui sont comme des mères  
Filles de leurs filles et sont couleur de tes paupières  
  
Qui battent comme les fleurs battent au vent dément  
  
Le gardien du troupeau chante tout doucement  
Tandis que lentes et meuglant les vaches abandonnent  
Pour toujours ce grand pré mal fleuri par l’automne